



VERSAILLES
Opéra Royal,
12 novembre

Così fan tutte
Mozart

Ana Maria Labin (Fiordiligi) | Jean-Sébastien Bou (Don Alfonso)
Serena Malfi (Dorabella) | Marc Minkowski (dm)
Robert Gleadow (Guglielmo) | Ivan Alexandre (ms)
Anicio Zorzi Giustiniani (Ferrando) | Antoine Fontaine (dc)
Maria Savastano (Despina) | Tobias Hagström Stahl (l)

On se réjouit de découvrir, à l'Opéra Royal de Versailles, *Così fan tutte* dans la production du Festival de Drottningholm, créée à l'été 2017.

Pour ce dernier volet de la trilogie Mozart/Da Ponte, le décor de tréteaux habillés de toiles peintes mobiles – identique à celui des *Nozze di Figaro* et *Don Giovanni* précédemment proposés (voir O. M. n° 115 p. 72 de mars 2016 & n° 128 p. 71 de mai 2017) – est particulièrement bien adapté au caractère intimiste de l'œuvre (les chœurs sont en fosse), avec tables de travail et sièges de repos sur les côtés, assurant une distanciation de bonne venue. Et la beauté des costumes d'époque, bien valorisés par les éclairages à la rampe, saute encore davantage aux yeux, notamment les superbes robes rayées des « Turcs », pour une fois aussi crédibles que pittoresques.

Admirablement servi par cette plastique de premier ordre, Ivan Alexandre a choisi un parti modeste, raisonnable et raisonné. Sur l'épineuse question de fond des sentiments réels de chacun, position nuancée : les deux sœurs ne sont pas caricaturées comme perches écervelées, mais prises au sérieux. Les faiblesses sont intérieures : Fiordiligi aborde héroïquement « *Come scoglio* », mais par une belle invention, vacille ensuite sur la planche où elle s'engage.

Don Alfonso, maniant avec désinvolture l'ombrelle, est observateur sans illusions, sans doute, mais sans non plus excès de cynisme blasé, aîné et ami véritable plutôt. Ferrando et Guglielmo s'engagent consciemment dans le jeu qu'il leur propose, concrétisé par la partie de cartes qui ouvre et ferme l'œuvre. Au finale, chacun épousera sa chacune, sans permutation, mais l'avenir s'annonce agité, avec déjà une scène de jalousie et une bagarre entre les deux hommes.

À côté d'une direction d'acteurs poussée, c'est encore une suite d'inventions savoureuses, comme cette ingénieuse transformation des rideaux en voiles ou en étendards, pour le départ aux armées, la très drôle machine de Mesmer qui se découvre sous l'estrade, pour la réanimation des « Turcs », ou cet acte nota-

Ana Maria Labin et Serena Malfi dans *Così fan tutte*.



MATS BACKER

Un *Così fan tutte* alliant fidélité, intelligence et beauté.

rial infiniment déroulé à partir du plafond. Un plateau remarquablement équilibré se coule avec bonheur dans cette action rondement menée, ce qui nous vaut, en particulier, un splendide sextuor du I. On en détachera pourtant la souveraine Fiordiligi d'Ana Maria Labin, encore supérieure à sa Donna Anna, et maintenant bien au-dessus de sa prudente Comtesse antérieure, d'une impressionnante autorité pour allier force de caractère et touchante faiblesse, un peu courte de graves, mais avec des aigus glorieux. En Dorabella, Serena Malfi n'a pas la même richesse de palette – et détonne parfois légèrement –, mais son beau timbre sombrement cuivré lui fait parfaite alliance. Le Guglielmo volcanique de Robert Gleadow retrouve la verve inépuisable de ses précédents Figaro et Leporello, comme la tendance, pas toujours assez contenue, à surjouer et chanter trop fort. Le contraste s'en marque d'autant avec le

Ferrando d'Anicio Zorzi Giustiniani, tout en nuances et d'un timbre d'argent.

Après *Don Giovanni*, Jean-Sébastien Bou offre un Don Alfonso de haut relief, mais sans complaisance ni excès, attachant même, et excellentement projeté. Maria Savastano, enfin, paraît prédestinée de longue date à Despina, autant par la verve que par le délié.

Une nouvelle fois, Marc Minkowski étonne et subjugué par l'ardeur de l'engagement, la vitalité constante de la pulsation rythmique, la capacité de passer d'un « *Bella vita militar!* » pris très vite à un « *Soave sia il vento* » infiniment caressant et charmeur, puis à l'explosion de violence du récitatif « *Ah, scostati!* ». Du grand art, avec des Musiciens du Louvre presque parfaits (on passera d'infimes accrocs aux cors), et le pianoforte (un peu trop) spirituel de Mathieu Dupouy.

Une question troublante toutefois, après cette démonstration d'un *Così* alliant fidélité, intelligence et beauté : même si les plus grands y ont échoué, l'œuvre, plus qu'aucune autre, peut-être, ne demande-t-elle pas une lecture plus « critique », correspondant véritablement à nos interrogations d'aujourd'hui ?

FRANÇOIS LEHEL